



HAL
open science

Langues de Guyane et langues parlées en Guyane

Isabelle Léglise, Odile Renault-Lescure, Michel Launey, Bettina Migge

► **To cite this version:**

Isabelle Léglise, Odile Renault-Lescure, Michel Launey, Bettina Migge. Langues de Guyane et langues parlées en Guyane. Kremnitz, Georg. Histoire sociale des langues de France, Presses Universitaires de Rennes, pp.671-682, 2013. hal-00847184

HAL Id: hal-00847184

<https://hal.science/hal-00847184>

Submitted on 22 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Langues de Guyane et langues parlées en Guyane

Isabelle Léglise, Odile Lescure, Michel Launey, Bettina Migge

Département français d'Amérique, région ultrapériphérique de l'Union européenne, la Guyane est, géographiquement, un fragment de l'immense ensemble amazonien et plus particulièrement du massif ancien des Guyanes sur lequel elle étend ses 84 000 km². Les neuf dixièmes de ce pays sont constitués de forêt dense, et le reste est fait de mangroves, savanes, forêts secondaires et cultures sur la côte, entre le Suriname (ex-Guyane hollandaise, indépendant depuis 1975), dont la sépare le fleuve Maroni à l'ouest, et le Brésil, de l'autre côté du fleuve Oyapock, à l'est et au sud.

Comparée à la taille de ce territoire, la population est réduite : environ 230 000 habitants. À titre de comparaison, Macapa, la capitale de l'Amapá, l'État brésilien voisin, compte plus d'habitants à elle seule. Par ailleurs la répartition géographique de la population est très inégale ; 90 % sont concentrés sur la côte où plus d'un habitant sur deux réside dans l'île de Cayenne, mais un rééquilibrage progressif de la population sur le territoire, en faveur des communes de l'intérieur, est en cours. Celles qui ont une façade sur le Maroni regroupent actuellement 24 % de la population.

Cette population se caractérise enfin par une forte croissance, avec un taux annuel de près de 6 % dans les années 1980, et malgré une baisse actuelle qui la ramène à 3,6 % (un des taux parmi les plus élevés du monde). Il s'agit d'une population jeune : 50 % ont moins de 25 ans, et un habitant sur trois a moins de 15 ans. Deux phénomènes sont à l'origine de ces caractéristiques : un taux d'accroissement naturel élevé (31 naissances pour mille habitants), et un solde migratoire positif important.

Sur le plan linguistique, la Guyane offre une grande diversité en termes de types de langues présentes sur son territoire comme en termes de situations d'utilisation des langues.

Si l'on excepte les familles métropolitaines (estimées à moins de 10 % de la population) et les familles créoles, traditionnellement bilingues (français-créole), la Guyane constitue dans le contexte français un cas particulier pour ce qui est des questions linguistiques : les populations traditionnelles et les populations migrantes sont majoritairement non francophones, et leurs langues premières continuent à jouer un rôle important dans la vie quotidienne guyanaise. Dès lors l'école apparaît comme l'un des premiers lieux de confrontation entre langues de la famille et français, langue officielle, mais également entre langues premières.

On dénombre plus d'une trentaine de langues en Guyane (carte 1). Les unes et les autres pesant un poids – numérique, économique, symbolique, etc. – plus ou moins important. Sur cette trentaine de langues, et sur la base des travaux réalisés jusqu'à présent, une vingtaine sont parlées par des groupes de locuteurs – « natifs » ou non – représentant au moins 1 % de la population, et au plus, lorsque ces langues sont véhiculaires, environ 60 % (Léglise 2007, 2008). Cette diversité linguistique peut se décliner en de multiples classifications jamais totalement satisfaisantes : langue officielle vs langues régionales vs langues d'immigration ; langues amérindiennes vs langues européennes vs langues créoles vs langues autres ; langues véhiculaires vs langues vernaculaires vs langues localement véhiculaires, etc.

Aussi, pour donner à voir la diversité linguistique guyanaise et discuter de politique linguistique, choisit-on de considérer à la fois la dizaine de langues susceptibles d'être reconnues comme des langues régionales – ou *langues de Guyane* (Launey 1999) –, mais également toutes celles qui sont *parlées en Guyane* (tableau 1). Notre propos va se

concentrer sur les langues amérindiennes et sur les langues créoles à base anglaise susceptibles d'être reconnues comme langues de France, et sur les groupes humains qui les parlent.

Les peuples autochtones

Six groupes humains s'autodésignent comme « amérindiens » ou « autochtones » en Guyane. Leurs faibles chiffres de population, dus en grande partie au choc microbien résultant des contacts avec les Européens, ne rendent pas compte des grands ensembles qu'ils forment sur le plateau des Guyanes et qui partagent un fonds linguistique et culturel commun. Tous, mis à part les Teko qui résident en permanence en Guyane, sont caractérisés par leur mobilité au-delà des frontières politiques résultant de l'histoire de la colonisation.

Dans cette région la division traditionnelle entre Indiens de l'intérieur (Wayampi, Teko, Wayana) est actuellement confortée par la création du Parc amazonien de Guyane au sud¹. Concernant une surface de 3 390 000 hectares, il est en particulier constitué d'un « cœur de parc » de 2 030 000 hectares de forêts primaires d'une valeur écologique exceptionnelle, et il concerne cinq communes où résident plus de 7 000 personnes. Les Amérindiens de la côte (Kali'na, Arawak, Palikur) évoluent pour une part dans le cadre du Parc national régional de la Guyane².

Plus politisés que les autres groupes minoritaires de Guyane, les Amérindiens essaient, avec plus ou moins de succès, de s'allier en utilisant les structures associatives, administratives ou politiques, et en tirant parti de leurs relations avec les grandes associations amérindiennes du Suriname, du Venezuela et du Brésil notamment, ainsi qu'avec la Confédération des organisations amérindiennes du bassin amazonien (COICA). Leurs mouvements de revendications politiques et territoriales n'ont pas obtenu d'autre concession qu'un décret de 1987 concernant le droit foncier sur la propriété collective des terres.

Parmi les langues que parlent les Amérindiens (tableau 2), le palikur et le kali'na présentent deux situations très contrastées.

Une langue sans valorisation : le palikur

Le palikur se caractérise par le fait qu'il est déjà partiellement supplanté par le créole guyanais ainsi que par le portugais et le français. Le taux de connaissance partielle ou passive est très fort : sur quelque 2 000 personnes (environ 1 000 en Guyane et autant au Brésil) qui se définissent ou sont reconnues comme palikur, la pratique réelle et quotidienne atteint au maximum les deux tiers. Le chiffre actuel est certainement inférieur à celui de la période d'avant la conquête européenne, mais il est largement supérieur aux 238 individus comptabilisés en 1926 par Kurt Nimuendaju.

L'usage de la langue est essentiellement oral. La société étant assez égalitaire, on ne connaît guère de variations sociolinguistiques, sauf peut-être pour certaines formes caractéristiques de l'un des clans. Il a existé une forme cérémonielle dite kiyaptunka, apparemment disparue sauf dans certains chants, mais dont l'existence passée est régulièrement mentionnée.

Le corpus écrit est peu abondant. La pièce maîtresse est constituée par le Nouveau Testament (Uhokri Gannasan) dû aux missionnaires du Summer Institut of Linguistics (SIL) en 1982. Dans les années 1980-1990 ont paru au Brésil des manuels de conversation et des lexiques de diffusion confidentielle. Plus récemment ont été publiés des contes en

¹. Décret n° 2007-266 du 27 février 2007.

². Créé par décret ministériel n° 2001-268 en date du 26 mars 2001.

versions bilingue ou quadrilingue³. Une conteuse semi-professionnelle, Mauricienne Fortino, donne à connaître la littérature orale palikur par des prestations en Guyane et en métropole. Les cérémonies religieuses (évangélistes et adventistes) sont le domaine le plus actif de l'expression orale collective en palikur. L'écrit est parfois utilisé dans la correspondance privée.

Pour ce qui est des médias, RFO-Guyane a diffusé en radio, entre 2000 et 2003, une chronique hebdomadaire de 3 à 4 minutes sur la langue et la culture palikur. À la télévision la langue apparaît sporadiquement dans des spots pour des campagnes de santé ou d'hygiène.

Les premières traces écrites du palikur datent de 1926 (Nimuendaju). Une graphie réfléchie a été élaborée dans les années 1970, à l'initiative des missionnaires du SIL, et s'est maintenue avec quelques modifications jusqu'à nos jours. Une recherche proprement linguistique a été menée en France (Launey 2003) et dans une optique plus ethnolinguistique (Grenand 2009).

Traditionnellement l'enseignement français, en Guyane comme en métropole, ne fait pas de place aux langues maternelles des élèves, et les Palikur ne trouvent pas à l'école de références linguistiques ou culturelles. Un changement timide s'est produit avec les recrutements d'une première intervenante en langue maternelle (ILM) en 2003 à Saint-Georges et d'une autre en 2009 à Macouria. À noter que les ILM n'assurent pas à proprement parler un *enseignement* de la langue, mais plutôt des *activités en langue maternelle*, prioritairement dirigées vers les petites classes (maternelle et CP).

Faute d'une présence laïque, et en raison de l'absence de la langue et de la culture palikur à l'école, la religion apparaît comme le refuge de l'authenticité culturelle, dans la mesure où elle propose une traduction du Nouveau Testament ainsi que des cassettes et DVD de cantiques en palikur (généralement sur des thèmes musicaux nord-américains) interprétés par des groupes de jeunes. Dans les années 1980-2000, la quasi-totalité des travaux linguistiques sur le palikur se sont faits dans la mouvance des missionnaires du SIL, en particulier Harold et Diana Green (1972, 1996).

L'influence du français, ainsi que celle du créole et du portugais, est très forte. Tout le vocabulaire de la modernité est emprunté, et il n'y a pratiquement pas de néologie interne. La pratique incertaine des « semi-locuteurs » affecte certaines parties de la grammaire : en particulier le système des classificateurs numériques est très mal maîtrisé par de nombreux Palikur capables par ailleurs d'assurer une communication satisfaisante dans la langue. La langue n'exerce aucune influence notable sur le français, à l'exception de la formule de salutation *Bayiai*, adoptée par une partie des jeunes urbains. Langue de la zone côtière, au contact permanent d'autres langues et sans véritable valorisation, le palikur peut être considéré comme une langue en danger.

La situation paradoxale du kali'na

Les personnes qui se définissent ou sont reconnues comme kali'na sont au nombre d'environ 20 000. Elles se répartissent sur plusieurs pays :

- pour moitié au Venezuela, où seulement 30 % sont des locuteurs de la langue ;
- 3 000 au Guyana, dont 80 % de locuteurs (Forte 2000) ;
- 3 000 également au Suriname, dont 50 % de locuteurs (Boven et Morroy 2000) ;

³. En version bilingue : *Makawem* (éd. CRDP-Guyane 2005) ; *L'ancien et le Wahamwi* (L'Harmattan, 2008). En version quadrilingue : *Le tigre, le singe et l'homme* (L'Harmattan, 2010).

- environ 4 000 en Guyane française, mais le nombre de locuteurs est moindre, sans estimation (Renault-Lescure 2009) ;
- et 28 locuteurs au Brésil (Instituto Socio-Ambiental 2008).

Estimés à 5 500 au début de la colonisation, les Kali'na n'étaient plus que 250 sur le territoire en 1848, ce déclin étant dû au choc microbien et à une migration vers la Guyane hollandaise. La remontée démographique provient d'un solde migratoire positif important après la fermeture du bagne en 1946 et la guerre civile au Suriname en 1986, ainsi que d'un accroissement naturel élevé.

Les mouvements de renaissance linguistique et culturelle sont liés à l'émergence d'un mouvement politique apparu avec la création de l'Association des Amérindiens de Guyane française (AAGF) en 1981, qui organise le premier rassemblement amérindien de Guyane en 1984. Une dizaine d'années plus tard, la Fédération des organisations amérindiennes de Guyane (FOAG) présente en 1992 un cahier de revendications élargies aux domaines culturel et linguistique. Actuellement,

« c'est un intérêt pour l'avenir de la langue qui amène les Kali'na à conduire leur propre réflexion sur leur langue, à s'approprier les connaissances scientifiques et à entreprendre des recherches ayant pour objectif le développement de la langue dans le monde contemporain. Elles concernent l'écriture de la langue, sa fonction dans la préservation de la mémoire collective, son rôle au sein de l'école » (Collomb et Tiouka 2000 : 128).

« Il nous faudra chercher dans nos traditions, dans nos cultures, les valeurs qui nous permettront de jouer pleinement notre rôle dans un monde que nos peuples n'avaient pas souhaité, mais dans lequel, désormais, s'inscrivent notre vie et nos traditions » (Tiouka, dans la préface de Collomb 1992).

Est enfin intervenue la création du Groupe de travail sur la langue et la culture kali'na (GTLCK) dont les activités se poursuivent autour de la musique et de la mise en écrit des textes chantés.

Le kali'na a d'abord servi de base à un pidgin utilisé dans des raids guerriers jusqu'aux Antilles (Renault-Lescure 1984, 1999) et lors des activités de traite (Renault-Lescure et Goury 2009). Les premiers lexiques ainsi que des éléments de grammaire ont été réalisés par des missionnaires, des chroniqueurs ou des voyageurs depuis le XVII^e siècle, dans des graphies qui varient selon l'origine linguistique de l'auteur. Après l'introduction de l'écrit par le biais de l'école française émergent quelques utilisations individuelles et personnelles sous forme de lettres. À partir des années 1990, l'écrit en kali'na fait l'objet d'une appropriation, grâce aux travaux d'un groupe dirigé par la FOAG, une reconnaissance « officielle » en 1997 et une phase d'expérimentation de cinq ans (Renault-Lescure 2007). L'écrit est actuellement utilisé à l'école, dans le cadre du dispositif d'enseignement bilingue ILM de l'Éducation nationale, dans le cadre d'activités culturelles variées (littérature orale bilingue, livrets de chants dans des écoles de musique associatives) et d'une revue amérindienne mensuelle, *Oka'mag*, qui, créée en 2001, est rédigée en français, mais intègre des textes en kali'na.

Le prestige de l'oral lié à la qualité du discours est très important. La langue joue un rôle majeur, en relation avec un espace collectif identitaire transfrontalier, celui des Kali'na Tïlewuyu dont c'est la langue commune. Mais l'amorce d'un changement dans les représentations collectives apparaît chez les jeunes. Le regard de l'extérieur est celui d'une double minorisation, par rapport au créole guyanais, langue au statut officiel de « langue régionale », et par rapport au français, langue nationale (Léglise et Alby 2006). Les regards extérieurs amorcent une valorisation de la langue (éducation, culture dans le cadre du

contexte multilingue de la région, et plus largement de l'outre-mer). Les villages de la basse Mana et du bas Maroni forment le berceau historique des Kali'na Tilewuyu, et la langue parlée dans ces villages est prestigieuse. Dans le cadre de l'évolution actuelle des pratiques linguistiques, l'occurrence d'alternances codiques est mal perçue tant par les locuteurs que par les enseignants.

Les formes de communication changent les pratiques tant orales qu'écrites : on observe un regain des échanges oraux avec l'apparition du téléphone dans les foyers et surtout celle des téléphones portables, en relation avec les habitats dispersés, la forte mobilité entre les villages et les villes, ainsi qu'une utilisation croissante de la messagerie électronique.

La coexistence avec le français a commencé avec la francisation et la départementalisation, auxquelles sont liées l'école et l'administration, notamment communales. Elle s'est accélérée massivement avec l'introduction de la radio, puis surtout celle de la télévision. Le kali'na est en concurrence avec le français dans quelques sphères nouvelles relevant du domaine public dans la commune d'Awala-Yalimapo. On n'observe pas d'influence du kali'na sur le français, mais l'influence croissante du français sur le kali'na se traduit par l'utilisation de l'alternance codique, l'arrêt de la transmission intergénérationnelle et le changement de langue. Les contacts avec d'autres langues avaient commencé plus tôt, au XIX^e siècle, avec le sranan tongo dans tout le bas Maroni, puis avec le créole guyanais, surtout dans les villages les plus orientaux. Ils témoignent de contacts informels et continus qui structurent les relations sociales, aujourd'hui en nette diminution.

La situation est paradoxale : le passage au créole guyanais ou au français, et l'utilisation du sranan tongo par des Kali'na d'origine surinamaïse dans certains villages, contrastent fortement avec une forte implication ailleurs pour permettre à la langue de se développer dans un monde de contacts sociaux et linguistiques intenses.

Les Noirs marrons ou Businenge

Les personnes qui se définissent ou sont reconnues comme Businenge sont les descendants d'esclaves enfuis des plantations de la colonie voisine, la Guyane hollandaise, devenue le Suriname. Ils se sont installés en Guyane à des périodes différentes : les premiers « Noirs réfugiés » (les Aluku ou Boni, du nom de leur chef) sont arrivés au XVIII^e siècle, alors que les migrants chassés du Suriname lors de la guerre civile qui a suivi l'indépendance de ce pays sont venus au milieu des années 1980. C'est une population mobile, sur la frontière ouest qui est en permanence contestée. Cette population, qui se répartit en quatre groupes (tableau 3), connaît une véritable explosion démographique, et elle est très active dans le commerce fluvial ou dans les secteurs « informels » (exploitation aurifère et ressources forestières).

Parmi les langues parlées, l'aluku, le ndyuka et le pamaka sont des variantes dialectales du nenge(e), également appelées *Eastern Maroon Creole* dans la littérature anglophone (Migge 2003 ; Smith 2002 ; Lewis 2009). Localement l'appellation de taki-taki est également utilisée et véhicule moins de connotations négatives qu'il y a une dizaine d'années (Collectif 2003), mais elle reste ambiguë car elle peut également englober le saamaka et le sranan tongo (Léglise et Migge 2006, 2007). Le terme de businenge tongo, proposé par des Aluku, s'emploie aussi, mais il est également ambigu.

Avant la fin du XIX^e siècle, il y avait très peu de locuteurs de nenge en Guyane. Leur nombre a augmenté de manière très significative, en particulier pour les raisons suivantes : la guerre civile au Suriname dans les années 1980, une migration continue depuis le Suriname et un fort taux de natalité (Price 2002 ; Price et Price 2003). Price (2002) estimait que les trois variétés de nenge(e) étaient parlées par quelque 66 500 personnes au Suriname et en Guyane. Le ndyuka serait parlé par environ 32 000 locuteurs au Suriname,

14 000 en Guyane et 4 500 aux Pays-Bas. 6 000 Aluku résideraient en Guyane, et 6 000 Pamaka seraient répartis entre le Suriname et la Guyane française. Nos propres estimations (Léglise 2007 ; Migge et Léglise 2013) sont bien plus importantes, car ces langues sont non seulement parlées comme langues maternelles, mais servent également de véhiculaires.

À l'échelle de territoires comme la Guyane ou le Suriname, les variétés de nenge étaient porteuses de très peu de prestige. C'est en train de s'inverser, et cela s'explique par le poids démographique, social et économique des populations marronnes aujourd'hui, lui-même dû à l'urbanisation et à la scolarisation de la population, de nombreux mariages mixtes et l'apprentissage des variétés de nenge par des « non-marrons ». Toutefois il est communément admis que ces langues ne méritent pas d'être enseignées (Migge et Léglise 2010), et dans les zones urbaines les jeunes marrons ont intériorisé des attitudes négatives sur leurs langues et cultures d'origine (Léglise et Migge 2005).

Un système d'écriture a été proposé au Suriname dans les années 1970 (Huttar 1994), et en Guyane dans les années 1990, mais il est peu utilisé dans la vie quotidienne des populations. Les enfants apprennent à écrire dans les langues européennes, et lorsqu'ils écrivent ils suivent la plupart du temps les règles qui s'appliquent aux langues écrites qu'ils connaissent (français, néerlandais, sranan tongo). L'écrit continue à ne pas jouer de rôle très important au sein des communautés ; l'information est communiquée à l'oral, lors d'interactions en face à face ou par la radio. Les stations de radio businenge, qui émettent depuis le Suriname, mais que l'on écoute des deux côtés du fleuve, sont un média très employé pour s'adresser à la communauté. Elles contribuent à créer une identité moderne, urbaine, auprès des Marrons (Migge et Léglise 2011). L'utilisation des téléphones mobiles s'est répandue très rapidement en Guyane et sur le fleuve, mais la population semble préférer se téléphoner plutôt que s'envoyer des SMS.

Depuis les années 1970 l'urbanisation a mené à un plus grand contact de ces variétés avec le sranan tongo et le néerlandais du côté du Suriname et, depuis les années 1980, avec le français et le créole guyanais du côté de la Guyane. On voit apparaître de nouvelles pratiques linguistiques, de nombreux cas de code-mixing et une utilisation plus fréquente du code-switching (Migge et Léglise 2011). On observe un degré de bilinguisme important parmi les jeunes, en particulier dans les zones urbaines. En Guyane la population marronne a en général des attitudes positives envers le français et déclare vouloir l'apprendre. Le français a peu d'influence sur les variétés de nenge en dehors des emprunts et, même parmi la population scolarisée, la compétence en français dépend de nombreux facteurs (Léglise 2005). En revanche le contact accru entre variétés de nenge ainsi que la pratique, en tant que langue seconde, des variétés de nenge et du sranan tongo par une partie importante de la population, sont en train de produire des effets linguistiques notables. Un processus de koinésation est probablement en marche (Léglise et Migge 2007 ; Migge et Léglise, 2013).

Bibliographie

- BOVEN Karin et MORROY Robby, « Indigenous Languages of Suriname », in QUEIXALÒS Francisco et RENAULT-LESCURE Odile (éd.), *As línguas amazônicas hoje*, São Paulo, IRD-ISA-MPEG, 2000, p. 377-384.
- CERQUIGLINI Bernard, *Les langues de France*, rapport au ministre de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 1999.
- http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/lang-reg/rapport_cerquiglini/langues-france.html
- CERQUIGLINI Bernard (dir.), *Les langues de France*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- COLLECTIF, « Les langues de Guyane », dans CERQUIGLINI B. (dir.), *Les langues de France*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 269-303.

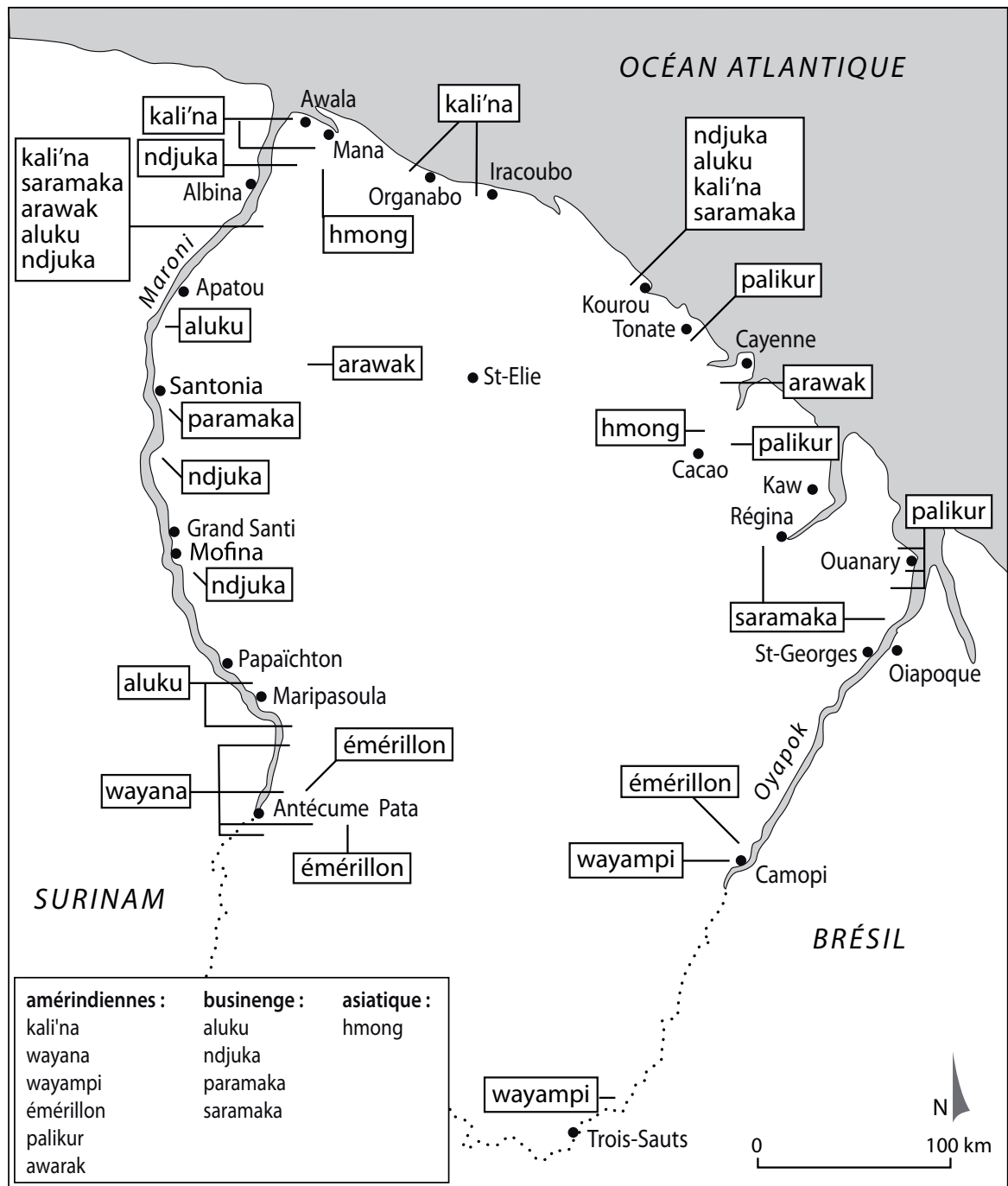
- COLLOMB Gérard, *Des Amérindiens à Paris*, photographies du prince Roland Bonaparte, Paris, Créaphis, 1992.
- COLLOMB Gérard, TIOUKA Félix (avec la collab. de RENAULT-LESCURE Odile et de APPOLINAIRE JEAN), *Na'na Kali'na. Une histoire des Kali'na en Guyane*, Cayenne–Fort-de-France–Pointe-à-Pitre, Ibis rouge, 2000, 148 p. illustrées.
- FORTE Janette, « Amerindian Languages of Guyana », dans QUEIXALÓS Francisco et RENAULT-LESCURE Odile (éd.), *As línguas amazônicas hoje*, São Paulo, IRD-ISA-MPEG, 2000, p. 317-331.
- GOURY Laurence et MIGGE Bettina, *Grammaire du nengee : Introduction aux langues aluku, ndjuka et pamaka*, Paris, IRD éditions, 2003.
- GREEN Harold et GREEN Diana, *Surface structure of Palikur Grammar*, Brasilia, SIL, 1972, polycopié.
- GREEN Diana, « O sistema numérico da lingua Palikur », *Boletim do museu Goeldi*, 1996, 10 : 261-303.
- GRENAND Françoise, *Encyclopédies palikur, wayana et wayãpi*, Presses universitaires d'Orléans, 2009.
- HUTTAR George & HUTTAR Mary, *Ndyuka*, London, Routledge, 1994.
- INSTITUTO SOCIO-AMBIENTAL, *A Enciclopédia dos Povos Indígenas no Brasil*, Publication en ligne, <http://www.socioambiental.org/prg/pib.shtm>, 2008.
- LAUNEY Michel, « Les langues de Guyane : des langues régionales pas comme les autres ? », dans CLAIRIS C., COSTAOUÉC D. et COYOS J.-B. (dir.), *Langues et cultures régionales de France. État des lieux, enseignement, politiques*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 141-159.
- LAUNEY Michel, *Awna parikwaki : introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapa*, Paris, IRD éditions, 2003.
- LÉGLISE Isabelle, « Contacts de créoles à Mana (Guyane française) : répertoires, pratiques, attitudes et gestion du plurilinguisme », *Études créoles*, XXVIII (1), 2005, p. 23-57.
- LÉGLISE Isabelle, « Des langues, des domaines, des régions. Pratiques, variations, attitudes linguistiques en Guyane », dans LÉGLISE I. et MIGGE B. (dir.), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, Paris, IRD éditions, 2007, p. 29-47.
- LÉGLISE Isabelle et MIGGE Bettina, « Contacts de langues issus de mobilités dans un espace plurilingue : approches croisées à Saint-Laurent-du-Maroni (Guyane) », dans VAN DEN AVENNE C. (dir.), *Mobilités et contacts de langues*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 75-94.
- LÉGLISE Isabelle et MIGGE Bettina, « Towards a comprehensive description of language varieties : A consideration of naming practices, ideologies and linguistic practices », *Language in Society* 35(3), 2006, p. 313-339.
- LÉGLISE Isabelle et MIGGE Bettina, « Le “taki-taki”, une langue parlée en Guyane ? Fantasmies et réalités (socio)linguistiques », dans LÉGLISE I. et MIGGE B. (dir.), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, Paris, IRD éditions, 2007, p. 133-157.
- LÉGLISE Isabelle et MIGGE Bettina (dir.), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane : regards croisés*, Paris, IRD éditions, 2007.
- LÉGLISE Isabelle et ALBY Sophie, « Minorization and the process of (de)minoritization : the case of Kali'na in French Guiana », *International Journal of the Sociology of Language*, n° 182, 2006, p. 67-86.
- LEWIS M. Paul (éd.), *Ethnologue. Languages of the World*, 16^e éd., Dallas, TX, SIL International, 2009, <http://www.ethnologue.com/web.asp>

- MAM LAM FOUCK Serge (dir.), *Comprendre la Guyane d'aujourd'hui. Un département français dans la région des Guyanes : Matoury (Guyane)*, Ibis rouge, 2007.
- MIGGE Bettina, *Creole formation as language contact : The case of the Suriname creoles*, Amsterdam, John Benjamins, 2003.
- MIGGE Bettina, « Codeswitching and social identities in the Eastern Maroon community of Suriname and French Guiana », *Journal of Sociolinguistics* 11 (1), 2007, p. 53-72.
- MIGGE Bettina, « Negotiating social identities on an Eastern Maroon radio show », *Journal of Pragmatics*, 2011, 43(6), p. 1495-1511.
- MIGGE Bettina et LÉGLISE Isabelle, « Integrating Local Languages and Cultures into the Education System of French Guiana: A Discussion of Current Programs and Initiatives », dans MIGGE B., BARTENS A. et LÉGLISE I. (dir.), *Creoles in Education : an Appraisal of current Programs and Projects*, Amsterdam, John Benjamins, 2010, p. 107-132.
- MIGGE Bettina et LÉGLISE Isabelle, « On the emergence of new language varieties : The case of the Eastern Maroon Creole in French Guiana », dans HINRICHS L. et FARQUHARSON J. (dir.), *Variation in the Caribbean : From Creole Continua to Individual Agency*. Amsterdam, John Benjamins, 2011.
- MIGGE Bettina & LÉGLISE Isabelle, *Exploring Language in a Multilingual Context : Variation, Interaction and Ideology in language documentation*, Cambridge University Press, 2013.
- MIGGE Bettina et RENAULT-LESCURE Odile, « Les langues de Guyane à l'école », dans FILLOL V. et VERNAUDON J. (dir.), *Actes du séminaire : Vers une école plurilingue en Océanie francophone. Dynamiques locales (Nouvelle-Calédonie, Polynésie française, Wallis-et-Futuna, Vanuatu) et perspectives comparées (Guyane)*, Paris, coll. Cahiers du Pacifique Sud, Paris, L'Harmattan, 2009.
- NIMUENDAJU Kurt, « Die Palikur Indianer und ihre Nachbarn », *Cahiers de l'Université royale de Göteborg*, 1926.
- PRICE Richard, « Marrons in Suriname and Guyane : how many and where », *New West Indian Guide* 76 (1 et 2), 2002, p. 81-88.
- PRICE Richard et PRICE Sally, *Les marrons*, Châteauneuf-le-Rouge, Vents d'ailleurs, 2003.
- QUEIXALÓS Francisco, « Les langues de Guyane », dans QUEIXALÓS F. et RENAULT-LESCURE Odile (dir.), *As linguas amazonicas hoje*, Sao Paulo, IRD-ISA-MPEG, 2000, p. 299-306.
- RENAULT-LESCURE Odile, « À propos des premières descriptions d'une langue caribe, le galibi », dans AUROUX et QUEIXALÓS (dir.), *Amerindia*, n° 6 : Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France, 1984, p. 183-208.
- RENAULT-LESCURE Odile, FERREIRA J.-P. et TIOUKA F., « Écrire en kali'na (Guyane) », dans CHAKER S., CAUBET D. et SIBILLE J. (dir.), *Codification des langues de France. Écrits divers, écrits ouverts*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 199-209.
- RENAULT-LESCURE Odile, « Le caraïbe insulaire, langue arawak : un imbroglio linguistique », dans BERNABE J., BESADA PAISA M., DE PURY S., RELOUZAT R., RENAULT-LESCURE O., THOUVENOT M. et Troiani D., *Dictionnaire caraïbe-français du révérend père Raymond Breton (1665)*, 303 p. (avec cédérom), Paris, IRD-Karthala, 1999, XLVII-LXVII.
- RENAULT-LESCURE Odile, « Intégration grammaticale des emprunts et changements linguistiques dans la langue kali'na de Guyane française (famille caribe) », dans CHAMOREAU C. et LASTRA Y. (dir.), *Dinamica linguistica de las lenguas en contacto*, Hermosillo (Mexique), Universidad de Sonora, 2005, p. 103-120.

RENAULT-LESCURE Odile, « L'écriture du kali'na en Guyane : des écritures coloniales à l'écriture contemporaine », dans LÉGLISE I. et MIGGE B. (dir.), *Pratiques et attitudes linguistiques en Guyane. Regards croisés*, Paris, IRD éditions, 2007, p. 425-453.

RENAULT-LESCURE Odile et GOURY Laurence (dir.), *Langues de Guyane*, La Roque-d'Anthéron-Marseille, Vents d'ailleurs-IRD éditions, 2009.

SMITH Norval, « The history of the Surinamese creoles II : Origin and differentiation ». Dans : CARLIN Eithne & ARENDS Jacques (éd.), *Atlas of the languages of Suriname*, Liden, KITLV Press, 2002, p. 131-152.



Carte 1. Les langues de Guyane.

Type de langue	Nom de la (variété de) langue	Caractéristiques
Langues amérindiennes	arawak ou lokono émérillon ou teko kali'na palikur wayana wayampi	Langues autochtones appartenant à trois familles linguistiques (caribe, tupi-guarani et arawak). Listées dans le rapport Cerquiglioni, elles sont parlées dans leur ensemble par moins de 5 % de la population. Les deux premières, en raison de leur faible nombre de locuteurs ou de rupture de transmission vers les jeunes générations, peuvent être considérées comme « en danger ».
Langues créoles à base lexicale française	créole guyanais	Résultant de l'esclavage et de la colonisation française en Guyane. Mentionné dans le rapport Cerquiglioni, langue maternelle d'environ un tiers de la population, elle est véhiculaire dans certaines régions, en particulier sur le littoral.
	créole haïtien	Parlé par une population d'origine haïtienne représentant entre 10 et 20 % de la population guyanaise.
	créole martiniquais, créole guadeloupéen	Langues parlées par des Français venant des Antilles, estimés à 5 % de la population guyanaise.
	créole de Sainte-Lucie	Langue issue de l'immigration en provenance de Sainte-Lucie aux siècles derniers, parlée actuellement par moins de 1 % de la population.
Langues créoles à base lexicale anglaise	aluku ndyuka pamaka	Mentionnées dans le rapport Cerquiglioni, variétés de langues ⁵ parlées par des Noirs marrons ayant fui les plantations surinamiennes au XVIII ^e siècle. Langues premières de marrons faisant historiquement partie de la Guyane ou de migrants récemment arrivés du Suriname, elles sont parlées par plus d'un tiers de la population guyanaise. Elles jouent également un rôle véhiculaire dans l'ouest guyanais.
	sranan tongo	Langue véhiculaire du Suriname voisin, elle est la langue maternelle d'une très faible partie de la population guyanaise, notamment dans l'ouest où elle joue cependant un rôle véhiculaire.
Langue créole à base anglaise, partiellement relexifiée à partir du portugais	saamaka	Mentionnée dans le rapport Cerquiglioni. Parlée par des Noirs marrons originaires du Suriname, mais installés en Guyane depuis plus ou moins longtemps. Les estimations chiffrées sont les plus fluctuantes à son égard. Selon Price et Price (2002), les Sa(r)amaka constitueraient le groupe de marrons le plus important de Guyane (10 000 personnes). Toutefois nos enquêtes montrent des

⁵. L'aluku, le ndyuka et le pamaka sont considérées comme des variétés dialectales d'une même langue, le nenge(e) (Goury et Migge 2003).

		taux de déclaration du saamaka souvent inférieurs aux autres créoles à base anglaise.
Variétés de langues européennes	français	Langue officielle, langue de l'école, langue maternelle des 10 % de la population venant de métropole, ainsi que de certaines parties bilingues de la population (en particulier à Cayenne) et partiellement véhiculaire en Guyane.
	portugais du Brésil	Langue parlée par une immigration brésilienne estimée entre 5 et 10 % de la population guyanaise, jouant un rôle véhiculaire dans l'est, le long du fleuve Oyapock.
	anglais du Guyana	Variété parlée par une immigration venant du Guyana voisin, estimée à 2 % de la population.
	néerlandais	Langue parlée par une partie de l'immigration surinamienne ayant été préalablement scolarisée dans cette langue.
	espagnol	Langue parlée par une infime partie de la population originaire de Saint-Domingue et de pays d'Amérique latine (Colombie et Pérou notamment).
Langues asiatiques	hmong	Mentionnée dans le rapport Cerquiglini. Langue parlée par une population originaire du Laos, arrivée en Guyane dans les années 1970, représentant 1 % de la population, regroupée essentiellement dans deux villages.
	chinois (hakka, cantonais)	Variétés de langue parlées par une immigration d'origine chinoise datant du début du siècle.

Tableau 1. Principales langues parlées en Guyane (d'après Léglise 2007a).

Noms	Localisation	Locuteurs
arawak (lokono ⁶)	Sur le bas Maroni et à l'est du littoral, dans les villages de Sainte-Rose-de-Lima et de Larivot (commune de Matoury) et de Balaté, à la périphérie de Saint-Laurent-du-Maroni, ainsi qu'à Saut-Sabat (commune de Mana).	Le nombre de locuteurs est équivalent à un quart de la population. En rupture de transmission intergénérationnelle. Changement de langue vers le sranan tongo (créole à base anglaise, langue véhiculaire du Suriname).
palikur	Sur la zone côtière et sur le bas Oyapock, dans les villages de Macouria, Régina, Roura (village Favard) et Saint-Georges-de-l'Oyapock.	Le nombre de locuteurs est inférieur au chiffre de la population. Le changement de langue, quand il a lieu, se fait vers le créole guyanais à base française, véhiculaire en Guyane, ou le portugais du Brésil.
kali'na ⁷	Dans la région côtière : commune d'Awala-Yalimapo et partiellement dans d'autres communes de l'ouest : Mana, Saint-Laurent-du-Maroni (Terre Rouge, Village Pierre, Espérance, Paddock, Prospérité), Iracoubo (Bellevue-Yanou, habitat dispersé d'Organabo), ainsi que dans l'agglomération cayennaise et à Kourou.	Le nombre de locuteurs est inférieur au chiffre de la population, mais le taux de transmission intergénérationnelle, s'il reste élevé, peut varier d'un village à l'autre : Awala-Yalimapo est kali'naphone, d'autres villages, comme Bellevue-Yanou tendent à remplacer le kali'na par le créole, Kourou par le français, les villages de Kali'na originaires du Suriname par le sranan tongo.
wayana ⁸	Le long du haut Maroni et du Tampock ; dans les villages d'Elahé, Twenke, Taluhwen, Kayodé, Antécume-pata.	Le nombre de locuteurs est équivalent au chiffre de la population. Le taux de transmission est de 100%. La langue est utilisée également par des Emérillons et des Apalai dans des villages mixtes.
emérillon (teko ⁹)	Dans deux communes du sud guyanais, à l'ouest dans deux villages mixtes (wayana / teko) : Elahé et Kayodé, situés au sud du bourg de Maripasoula. À l'est, sur la commune de Camopi, soit au bourg lui-même, soit dans une dizaine de hameaux	Tous les Emérillons sont locuteurs de leur langue. Le taux de transmission intergénérationnelle est de 100%.

⁶. Autodénomination.

⁷. Autodénomination. Également désignés sous le terme de Galibi, dénomination coloniale.

⁸. Des familles d'Apalai sont installées dans certains villages wayana.

⁹. Autodénomination.

	environnants (basse Camopi et moyen Oyapock).	
wayampi	Sur les rives du haut Oyapock, dans les quatre hameaux de Trois-Sauts ; sur le moyen Oyapock, dans plusieurs hameaux jouxtant le bourg de Camopi.	Tous les Wayampi sont locuteurs de leur langue. Le taux de transmission intergénérationnelle est de 100%.

Tableau 2. Localisation des Amérindiens et de leurs langues, d'après Lescure et Migge (Unicef).

Noms	Localisation	Locuteurs
aluku	Le long du Maroni (communes d'Apatou, Papaïchton, Maripasoula, rivière Lawa) ; dans les villes (Saint-Laurent-du-Maroni, village Saramaka de Kourou, Cayenne).	Taux de transmission intergénérationnelle élevé. Joue en outre un rôle véhiculaire dans l'ouest guyanais.
ndyuka	Commune de Grand-Santi sur le moyen Maroni ; région de Saint-Laurent-du-Maroni et de Mana, le long des routes départementales CD8, CD9 et CD10.	
pamaka	Moyen Maroni (îles Langa Tabiki, Baada Tabiki, au large d'Apatou).	
saamaka	Région de Saint-Laurent-du-Maroni et Mana, le long des routes départementales CD8 et CD9, et dans plusieurs communes de l'est (Kourou, Cayenne, Macouria, Saint-Georges-de-l'Oyapock).	Nombre de locuteurs moins élevé que celui de la population.

Tableau 3. Localisation des Noirs marrons (d'après Lescure et Migge, Unicef).